

Formes du vivant, formes de littérature

Études réunies par
Miroslaw Loba et Barbara Łuczak



Wydawnictwo Naukowe UAM

Formes du vivant,
formes de littérature



UNIWERSYTET IM. ADAMA MICKIEWICZA W POZNANIU

Seria Filologia Romańska nr 72

Formes du vivant, formes de littérature

Études réunies par

MIROSŁAW LOBA ET BARBARA ŁUCZAK



POZNAŃ 2019

Recenzent: prof. dr hab. Ewa Łukaszyk

Książka powstała w wyniku realizacji projektu badawczego „Formy życia, formy literatury”, nr 0237/NPRH4/H2b/83/2016, finansowanego przez Ministerstwo Nauki i Szkolnictwa Wyższego w ramach Narodowego Programu Rozwoju Humanistyki.

This edition © Uniwersytet im. Adama Mickiewicza w Poznaniu,
Wydawnictwo Naukowe UAM, Poznań 2019

Wydano na podstawie maszynopisu gwarantowanego

Projekt okładki: Michał Loba
Redaktor techniczny: Elżbieta Rygielska
Łamanie komputerowe: Reginaldo Cammarano

ISBN 978-83-232-3498-2

ISSN 0554-8187

WYDAWNICTWO NAUKOWE UNIwersYTETU IM. ADAMA MICKIEWICZA W POZNANIU
61-701 POZNAŃ, UL. A. FREDRY 10
www.press.amu.edu.pl

Sekretariat: tel. 61 829 46 46, faks 61 829 46 47, e-mail: wyd nauk@amu.edu.pl
Dział sprzedaży: tel. 61 829 46 40, e-mail: press@amu.edu.pl

Wydanie I. Ark. wyd. 11,00 Ark. druk. 13,625

DRUK I OPRAWA: VOLUMINA.PL DANIEL KRZANOWSKI, SZCZECIN, UL. KS. WITOLDA 7-9

Juliette Azoulai

Université Paris-Est Marne la Vallée
LISAA, EA 4120

« Existences d’huîtres » : un imaginaire conchyliologique au XIX^e siècle

Ressource alimentaire depuis la préhistoire, l’huître est un animal qui fait l’objet d’études naturalistes depuis l’Antiquité. Dans les *Ha-lieutiques* d’Oppien la vie et le mode de reproduction des huîtres sont scrupuleusement étudiés ; les Romains, quant à eux, développent des techniques d’ostréiculture, qui ne cesseront d’être enrichies et perfectionnées en Europe au fil des siècles. La connaissance de l’huître va de pair avec un enjeu pratique qui consiste à nourrir des populations. Ce lien entre sciences naturelles et sciences appliquées devient encore plus étroit dans l’Europe du XIX^e siècle, qui voit la création de nombreuses stations de biologie marine, dévolues au départ à la recherche en matière d’aquaculture, qui deviennent aussi des centres de recherche fondamentale. C’est le cas notamment de la toute première station de biologie marine, créée en France à Concarneau, à l’initiative de l’embryologiste Victor Coste, et qui est codirigée à partir de 1873 par Georges Pouchet et Charles Robin, deux familiers des cercles littéraires de la deuxième moitié du XIX^e siècle. Notre hypothèse est donc celle d’une convergence potentielle entre les rêveries littéraires des écrivains et les centres d’intérêt de la recherche scientifique contemporaine. Si nous préférons parler d’une convergence entre littérature et science, plutôt que d’une relation, c’est par un souci de prudence épistémologique :

la science nouvelle de la malacologie (l'étude des mollusques) au XIX^e siècle est une science ardue et les textes savants traitant d'ostréiculture ne sont pas non plus d'un abord facile. Il est difficile de supposer que *tous* les écrivains qui nous intéresseront aient lu de près les textes scientifiques sur l'huître, qui traitent essentiellement de questions complexes de classification, d'anatomie et de reproduction des huîtres.

En outre, si l'huître constitue un objet scientifique important au XIX^e siècle, cet animal s'inscrit également dans une symbolique religieuse millénaire et constitue un sujet de réflexions philosophiques depuis Platon, qui y voit l'emblème de l'âme enfermée dans le corps-coquille¹. Pour Descartes, l'huître est la preuve que les animaux ne sauraient avoir une âme immortelle au même titre que l'homme². Considérée comme tout au bas de l'échelle animale, comme le plus imparfait des animaux, l'huître est ainsi au cœur d'un débat sur l'âme des bêtes et sur la continuité entre l'âme sensitive et l'âme pensante³. La littérature du XIX^e siècle ne saurait s'affranchir complètement de cette construction très ancienne de l'huître comme *exemplum* métaphysique. Cependant nous voudrions ici montrer qu'en parallèle du développement des travaux naturalistes sur les mollusques marins et les coquillages, les écrivains du XIX^e siècle, lorsqu'ils s'intéressent à l'huître, envisagent moins la question philosophique de l'âme des huîtres, qu'ils ne tentent de penser la vie des huîtres. La science biologique en plein essor aurait ainsi pour répondant en littérature une interrogation proprement

¹ Le monde des idées, d'où viennent les âmes, est décrit dans le *Phèdre* comme un monde où elles étaient libres « de ce tombeau que sous le nom de "corps" nous promenons à présent avec nous, attachés à lui comme l'huître à sa coquille » (Platon, 2008 : 1266).

² « Si les bêtes pensaient ainsi que nous, elles auraient une âme immortelle aussi bien que nous, ce qui n'est pas vraisemblable à cause qu'il n'y a point de raisons pour le croire de quelques animaux sans le croire de tous et qu'il y en a plusieurs trop imparfaits pour pouvoir croire cela d'eux, comme sont les huîtres, les éponges... » (Descartes, 1996 : 574).

³ Voir Voltaire (1768), ainsi que Maupertuis (1756 : 219) : « Je passe du singe au chien, au renard et, par des degrés imperceptibles, je descends jusqu'à l'huître [...] ».

existentielle sur le *bios*, sur la vie animale ou sur la vie de l'animal – où la réflexion ne cesse de mettre en miroir la destinée de l'homme et celle de l'animal. Biographes des huîtres, les écrivains de cette époque se font aussi les conchyliologues de l'humain.

Sociologie de l'huître

Balzac, dans *La Comédie humaine*, fait de l'huître une espèce sociale parisienne, caractérisant la figure de l'usurier, Gobseck : « Sa maison et lui se ressemblaient. Vous eussiez dit l'huître et son rocher » (Balzac, 1976a : 966). C'est donc le rapport d'analogie de l'animal et de son biotope qui justifie la métaphore de l'huître. Cette idée d'une ressemblance, voire d'un mimétisme, entre l'huître et le rocher se trouve également chez Bernardin de Saint Pierre dans *Les Harmonies de la nature* : « La première fois que je vis à l'Île de France un panier d'huîtres, je crus que c'était un panier de pierres » (Bernardin de Saint Pierre, 1815, vol. II : 299). Le célèbre portrait que Balzac dresse de Gobseck reprend aussi plusieurs caractéristiques de l'huître, telle que la décrivent les naturalistes depuis l'Antiquité jusqu'au XIX^e siècle. Hippolyte Cloquet rappelle ainsi dans l'article « Poissons » du *Dictionnaire d'histoire naturelle* dirigé par Cuvier que les huîtres « ne sont pas soumis[es] à l'action de la lumière », étant « enveloppé[e]s d'un test dur et opaque » (Cloquet, 1826 : 211). De même, Balzac explique que les yeux de Gobseck « craignaient la lumière », mais que « l'abat-jour d'une vieille casquette les en garantissait » (Balzac, 1976a : 964). Sa maison « est humide et sombre », comme son existence (Balzac, 1976a : 965). Figure de la fermeture (rappelons la formule stéréotypée « se fermer comme une huître »), de la centralisation du moi, de la dépense parcimonieuse de l'énergie vitale, l'huître, dans son mode d'existence borné⁴, devient l'*analogon* du prêteur sur gage avaricieux, qui « économis[e] le mouvement vital, [...] concentr[e] tous les sentiments humains

⁴ « Les huîtres sont, de tous les coquillages, ceux dont les facultés paraissent les plus bornées » (Lamarck, 1819: 202).

dans le moi » (Balzac, 1976a : 965). Ainsi Lamarck affirme-t-il que les huîtres « ne donnent guère d'autre signe de vie que par leur faculté d'entr'ouvrir et de refermer leurs valves » (1819 : 202).

Autre détail révélateur, le narrateur du récit écrit à propos du personnage Gobseck : « Je me suis quelquefois demandé à quel sexe il appartenait. Si les usuriers ressemblent à celui-là, je crois qu'ils sont tous du genre neutre » (Balzac, 1976a : 967). Cette remarque pourrait se rattacher aux interrogations naturalistes sur la sexualité des huîtres – sujet abondamment étudié par les sciences naturelles. Voltaire écrivait ainsi par boutade : « Je suis toujours embarrassé de savoir comment les huîtres font l'amour » (1985 : 225)⁵. Cuvier préfère parler d'hermaphrodisme de l'huître, pour désigner la possession des deux sexes, combinée à la faculté de s'autoféconder (voir la notice « Androgyne » du *Dictionnaire d'histoire naturelle* [Cuvier, 1816 : 125]). On notera d'ailleurs que le nom complet de Gobseck fait apparaître un double prénom, à la fois masculin et féminin : Jean-Esther van Gobseck (Balzac, 1976a : 966). Mais la mention d'un « genre neutre » renverrait peut-être davantage à la théorie des Anciens, qui, comme Oppien, considéraient que les huîtres n'avaient pas de sexe et qu'elles naissaient par conséquent par génération spontanée : « elles prennent l'être d'un vil limon ; on ne distingue en elles aucun sexe, ni mâle, ni femelle ; elles sont toutes semblables » (Oppien, 1817 : 82). En tous les cas, le type-social balzacien semble porter les traits génériques de l'espèce zoologique.

De même dans *Le Cousin Pons* où l'huître devient la figure même du concierge parisien dans sa loge, lorsqu'il a derrière lui quelques années de métier : « cinquante-huit ans, c'est le plus bel âge des portiers ; ils se sont faits à leur loge, la loge est devenue pour eux ce qu'est l'écaille pour les huîtres » (Balzac, 1977 : 520). L'image prend sens dans un lien métonymique avec la femme du concierge, Mme Cibot, ancienne écaillère. Mais la comparaison entre le portier et l'huître n'est pas fortuite ; elle s'appuie sur une connaissance des mœurs de

⁵ Lettre à M. de Chabanon, 25 décembre 1767.

l'huître. Les textes naturalistes rappellent que le seul mouvement de l'huître, être immobile et enfermé, est « celui de fermer et d'ouvrir leur coquille », comme l'écrit par exemple Denys de Montfort dans son *Histoire naturelle générale et particulière des mollusques* parue entre 1801 et 1805 (Denys de Montfort & Roissy, 1805 : 213-214). Quoi de plus adéquat à la profession de portier, dont la définition première selon le *Dictionnaire de l'Académie* de 1798 est « celui qui a soin d'ouvrir, de fermer et de garder la principale porte d'une maison » (*Dictionnaire de l'Académie française*, 1798, t. II : 329)?

C'est toujours pour manifester ce lien étroit entre l'homme et son milieu de vie qu'apparaît l'image de l'huître dans *Le Père Goriot*. Les vieilles gens, qui ne sortent jamais du quartier, vivent dans la pension Vauquer « comme des huîtres sur un rocher », contrairement aux « jeunes gens insoucians », qui se laissent aller à « l'entraînement particulier de la vie parisienne » et s'aventurent au-delà de la rue Neuve-Sainte Geneviève (Balzac, 1976b : 73). C'est donc la sédentarité de l'huître qui justifie le rapprochement avec les vieillards. Mais l'image du mollusque marin file en outre la métaphore, mise en place quelques pages auparavant, de Paris comme « véritable océan », dont la profondeur est inexplorée des « plongeurs littéraires » (Balzac, 1976b : 59). Rappelons que la première moitié du XIX^e siècle voit se populariser la métaphore maritime des « bas-fonds » pour désigner l'abîme social des quartiers où règnent, dans les grandes villes, le vice, la misère et le crime (voir Kalifa, 2013). Il existe donc un pont de l'océanographie à la sociologie, sur lequel se fondent les comparaisons balzaciennes.

Georges Sand dans un de ses *Contes d'une grand-mère* intitulé « Le Gnome des huîtres » (1876), et qui met en scène un savant spécialisé dans les huîtres fossiles, affirme que « l'huître, par sa tendance à l'agglomération, peut servir de modèle aux sociétés humaines » (Sand, 2017 : 400). Il faut noter que ces analogies entre vie sociale et vie des mollusques marins se retrouvent également dans les littératures étrangères du XIX^e siècle : Giovanni Verga définit ainsi un « idéal de l'huître », à propos de l'attachement des pauvres gens à leur village natal et de l'instinct de survie qui les

porte « à se serrer les uns contre les autres pour résister aux tempêtes de la vie » (Verga, 2013 : 73-74). La vulnérabilité sociale trouve un reflet dans la vie d'un animal qui, étant une proie facile, développe des stratégies d'auto-protection. À l'éthologie de l'huître correspond un système de valeurs traditionaliste : fidélité au pays natal, solidarité familiale. En outre, Dickens dans son roman *Little Dorrit* (1855-1857) compare la bureaucratie anglaise à un banc de cirripèdes, accrochés à leur poste comme à leur rocher⁶ – Darwin (1851-1854) ayant écrit une monographie sur les cirripèdes dans les années 1850, qui aurait pu inspirer Dickens⁷. En somme, l'huître constitue un mollusque marin particulièrement plastique, désignant tout aussi bien une tendance à l'agrégation en bancs qu'un mode d'existence solitaire, autarcique, replié dans son chez soi comme dans une coquille.

Les frères Goncourt dans leur *Journal* évoquent, dans la lignée balzacienne, « les existences d'huîtres à Paris », à propos du cas d'une vieille fille de cinquante ans, collectionneuse de tableaux, qui « n'a pas passé le seuil de sa porte, n'a pas vu son palier depuis quarante ans » (27 octobre 1861 ; Goncourt, 2004, vol. I : 740). On peut aussi penser à Baudelaire qui dans son poème en prose « Les Foules » célèbre la communion du poète avec la foule des grandes villes, communion dont sont incapables « l'égoïste fermé comme un coffre et le paresseux, interné comme un mollusque » (Baudelaire, 1975 : 291).

Psychologie de l'huître

On voit donc se dessiner au-delà d'une sociologie conchyliologique une forme de caractérologie de l'huître, qui en vient à désigner une certaine tendance à l'introversión. Les auteurs du XIX^e siècle rêvent autour d'une psychologie de l'huître, que ce soit à travers une an-

⁶ Voir Dickens, *Little Dorrit*, livre I, chap. 34 : « A Shoal of Barnacles ».

⁷ Sur le lien entre les recherches de Darwin et le texte de Dickens, voir Smith (2006 : 64).

thropomorphisation de l'animal ou à travers une animalisation de l'homme. La question n'est plus de savoir si les huîtres ont une âme et une pensée, comme ce pouvait être le cas au XVIII^e siècle, chez Diderot, par exemple, qui envisageait l'hypothèse que les huîtres puissent résoudre des équations mathématiques⁸. Mais il s'agit de saisir en quoi consiste le fait de vivre *en huître* ; quels sont les pensées et les états d'âme d'une huître. Bonnet avait sans doute ouvert la voie en envisageant, dans sa *Palingénésie philosophique*, le calvaire d'une âme humaine condamnée à habiter le corps d'une huître⁹.

Michelet, dans *La Mer*, par exemple, envisage les différentes formes de vie sous-marine comme les manifestations d'un choix éthique, définissant des valeurs prioritaires. Dans le cas du coquillage, c'est le désir de sécurité qui le conduit à une vie prudente et précautionneuse au sein d'un habitat clos. « Tout ce qui lui est accordé, c'est de pouvoir [...] se créer deux murs. [...] Deux valves forment une maison » (Michelet, 1983 : 168). Michelet rêve alors sur ces animaux bâtisseurs que sont les huîtres et qui ont le pouvoir de sécréter autour de leur corps mou une substance calcaire qui sera leur abri : ce principe de formation de la coquille des bivalves à partir d'une exsudation du corps de l'huître a été établi par Réaumur (1709) au début du XVIII^e siècle. Michelet se plaît à rêver sur cette communauté de substance entre l'animal et son habitat :

Telle vie et telle habitation. Dans nul autre genre, plus d'identité entre l'habitant et le nid. Ici, tiré de sa substance, l'édifice est la continuation de son manteau de chair. Il en suit les formes et les teintes. L'architecte, sous l'édifice, en est lui-même la pierre vive. (Michelet, 1983 : 170)

⁸ « Nos sens, distribués en autant d'êtres pensants, pourraient donc s'élever tous aux spéculations les plus sublimes de l'arithmétique et de l'algèbre ; sonder les profondeurs de l'analyse ; se proposer entre eux les problèmes les plus compliqués sur la nature des équations, et les résoudre comme s'ils étaient des Diophantes : c'est peut-être ce que fait l'huître dans sa coquille » (Diderot, 2000 : 139).

⁹ « Supposez l'âme humaine transportée dans le cerveau d'une huître [...] et s'il était possible qu'une âme ainsi dégradée conservât un souvenir de ce qu'elle aurait été dans un corps humain, ce serait pour elle le plus affreux malheur que d'être condamnée à habiter le corps d'une huître » (Bonnet, 1770, vol. I : 37).

On voit comment Michelet convoque le symbolisme religieux de la « pierre vivante », l'âme chrétienne sur laquelle se fonde l'édifice spirituel de l'Église, pour l'appliquer à la Nature. De l'animal au minéral, de la chair à la pierre, la mer est le lieu où s'élaborent des constructions qui prouvent l'intime solidarité de tous les règnes.

L'affect fondamental de l'huître reste la crainte, dans une optique hobbesienne, qui la conduit à tenter de se garantir du monde extérieur et à rester sédentaire et recluse, à la manière de l'ermite : « l'huître inerte [...] ne veut qu'une bonne boîte à charnière, qu'on puisse entre-baïller un peu quand l'ermite prendra son repas, mais qu'il referme brusquement s'il craint d'être lui-même le repas de quelque voisin avide » (Michelet, 1983 : 170). À la fin de son essai, revenant à l'homme et à la *vita nuova* que peut lui enseigner la mer, Michelet fait l'éloge de l'émigration et du voyage, c'est-à-dire d'une vie mobile, opposée à l'existence sédentaire actuelle, où « l'homme est un captif comme l'huître sur son rocher » (Michelet, 1983 : 286). Lewis Carroll détourne dans *Alice au pays des merveilles* (1865) cette représentation de l'huître casanière, en imaginant dans sa fable des petites huîtres imprudentes, une famille d'huîtres dont les filles séduites par le morse et le charpentier se laissent inviter à une promenade (bien qu'elles n'aient pas de pied, précise Lewis Carroll en connaisseur de l'anatomie de l'huître) suivie d'un repas où elles seront dévorées.

Chez Zola, dans son roman *La Joie de vivre* (1884), la métaphore du coquillage inerte, étayée par le contexte maritime de la diégèse, incarne une forme de fatalité sociale devenue *habitus*, c'est-à-dire incorporée dans les mentalités : les pêcheurs de Bonneville restent toujours agglutinés au bord de la mer, alors même que la mer ne cesse de détruire régulièrement leur village et de ravager leurs habitations, en les acculant à la misère : « Ils n'étaient pas deux cents habitants, ils vivaient de la mer, fort mal, collés à leur rocher avec un entêtement stupide de mollusques » (Zola, 2005 : 31). Comme les huîtres, les pêcheurs vivent « de la mer » et en vivent mal ; leurs vies humaines prennent la forme de la survie animale.

Comme on le voit dans ce dernier exemple, l'huître est associée à la stupidité – idée qui existe depuis le XVII^e siècle dans la

langue française elle-même à travers l'expression « bête comme une huître ». Cuvier (1797-1798) en réorganisant la classification des mollusques à la fin du XVIII^e siècle a créé l'ordre des acéphales, dont les huîtres font partie et qui semble accréditer la thèse selon laquelle les huîtres sont dépourvues d'intelligence. Dans son essai de vulgarisation intitulé *Le Monde de la mer*, Alfred Fredol inscrit en épigraphe de son chapitre sur les mollusques acéphales un vers de la fable « Le Renard et le Buste » de La Fontaine : « mais de cervelle point ! » (Fredol, 1865 : 211).

Mais comme le rappelle Alfred Frédol dans son chapitre consacré aux huîtres, si ces mollusques n'ont pas de tête, cela ne les empêche pas d'être des créatures sensibles, ayant comme l'ont montré deux scientifiques contemporains « un système nerveux développé » (1865 : 229). Ainsi s'efforce-t-il de dépeindre, de la manière la plus anthropomorphique possible, le supplice de l'huître pêchée, parquée, rendue obèse, puis ouverte, aspergée de jus de citron « sur sa blessure encore saignante », arrachée de sa valve, puis mastiquée et broyée encore vivante (Fredol, 1865 : 228-229). On pourrait croire un tel propos inspiré du texte de Voltaire « Aventure indienne », où le protagoniste, Pythagore, après avoir « appris le langage des bêtes et celui des plantes » à l'école des Gymnosophistes, entend une huître qu'il s'apprêtait à manger se lamenter au sujet de la barbarie humaine et de son épouvantable destinée. Horrifié « par l'énormité du crime qu'il allait commettre » (Voltaire, 1879 : 243), Pythagore demande pardon à l'huître et la repose sur son rocher. On sait combien la pensée romantique a pu être inspirée par la pensée pythagoricienne du pananimisme et de la métempsychose¹⁰. Il semblerait que les réflexions du vulgarisateur de biologie marine usent en 1865 de ces codes déjà bien connus. Mais il est frappant de constater que l'imaginaire de l'huître souffrante retentit dans la manière même de décrire certains désagréments humains. Jean

¹⁰ Voir par exemple Nerval, qui met en épigraphe de son poème « Vers dorés » l'expression « Eh quoi ? tout est sensible », tirée du livre de Delisle de Sales « Les douze surprises de Pythagore », dans *La Philosophie de la Nature* (Delisle de Sales, 1777, vol. II : 389).

Lorrain dans *Le Vice errant* (1902) évoque le cas d'un Bavarois joufflu moqué par un prince russe, dandy décadent : « C'était un plaisir de voir ce bon Deutsch tressaillir, érupé à chaque insinuation du prince, comme une grosse huître grasse sous un jet de citron » (Lorrain, 1980 : 158).

La psychologie de l'huître suggère également un rapprochement entre le mode de vie du mollusque acéphale et l'état de sommeil. Cette idée d'un échelonnement graduel des vivants en fonction de leur degré d'éveil remonte à Leibniz et à Buffon, et sera reprise par Diderot¹¹ pour affirmer une vision continuiste du vivant. Michelet, rappelons-le, parlera de l'animal comme d'une « âme endormie » (1974 : 176). Aussi n'est-il pas étonnant que l'huître, longtemps considérée comme le plus bas degré de l'échelle animale, apparaisse comme une figure de l'homme en état de sommeil profond : le narrateur de *Vingt mille lieues sous les mers*, lorsqu'il s'assoupit dans une grotte, rejoint l'expérience du mollusque acéphale : « Je rêvais que mon existence se réduisait à la vie végétative d'un simple mollusque. Il me semblait que cette grotte formait la demi-valve de ma coquille... » (Verne, 2012 : 1089)

Bonheur d'huître

Or c'est précisément cette vie rêveuse et inconsciente du mollusque marin qui fascine un poète comme Jules Laforgue ; celui-ci voit dans les modes de vie sous-marins un anéantissement salutaire du moi et de la conscience, une adhésion au principe impersonnel de l'Inconscient, tel qu'il a été défini par Hartmann. Inspiré de Schopenhauer, l'Inconscient hartmannien est un vouloir-vivre, une force universelle, qui meut les individus à leur insu. Puisque la conscience est ainsi une chose précaire et dérisoire, dissoute dans l'océan de l'Inconscient qui est tout-Puissant, il vaut mieux renon-

¹¹ Voir l'article « Animal » de *L'Encyclopédie* (Diderot & D'Alembert, 2016).

cer à la pensée et s'en remettre à l'Un-tout de l'Inconscient, c'est-à-dire métaphoriquement vivre la vie des animaux marins. Selon la logique d'« une histoire naturelle de la douleur » (Schopenhauer, cité dans Ribot, 1874 : 141), Hartmann voyait dans l'évolution et la complexification des espèces une augmentation de la sensibilité et par conséquent de la souffrance. Dès lors l'apaisement de la douleur ne peut être envisagé que comme une descente dans l'échelle des êtres, au-dessous du niveau de la conscience. C'est alors le cas de l'huître, qui dans l'ordre des animaux, apparaît comme le plus enviable : « La vie du poisson est plus heureuse que celle du cheval ; celle de l'huître plus heureuse que celle du poisson » (Hartmann, 1877, vol. II : 434). Laforgue rêve sur ce bonheur paradoxal des existences marines. Dans les *Moralités légendaires*, le Pope des neiges s'exclame face à l'Aquarium : « Aimer, rêver, sans changer de place, au frais des imperturbables cécités. Ô monde de satisfaits, vous êtes dans la béatitude aveugle et silencieuse et nous nous desséchons de fringales supra-terrestres » (Laforgue, 2000 : 141). Il semble qu'on retrouve ici toutes les caractéristiques de l'huître, telles que l'ont décrite les naturalistes et surtout les vulgarisateurs comme Alfred Fré dol en 1865 : cécité, immobilité, bisexualité et, en conséquence de tout cela, absence de désir et d'inquiétude.

En les rendant à peu près immobiles dans leur station, en les emprisonnant à perpétuité dans leur coquille, et en leur refusant les deux sexes séparés, ainsi qu'on le verra plus loin, la Providence ne pouvait guère leur donner des besoins et des désirs bien nombreux, bien variés et surtout bien ardents ; elle en fait des animaux presque apathiques, vivant et digérant dans une douce quiétude voisine de l'indifférence. (Frédol, 1865 : 234)

L'apathie de l'huître devient dès lors un modèle d'ataraxie, pour le sage qui s'est converti à la nouvelle religion de l'Inconscient. Mais cette éthique conchyliologique se double d'une esthétique, comme le montre le chant de Salomé, louant l'abandon aux forces de l'inconscient : « Ça s'avance par stances, dans les salves des valves,

en luxures sans césures » (Laforgue, 2000 : 150). La mention des stances et des césures, de même que les effets de rimes internes, associent cette vie sous-marine inconsciente à l'écriture poétique elle-même. Le mollusque bivalve, selon la classification ancienne de Linné, devient une figure de la dualité harmonieuse, de l'heureuse union, jusque dans la sexualité, qui est étymologiquement coupure, et qui devient, en l'occurrence, à la faveur d'une idéale androgynie, « luxure sans césure ».

Poétique de l'huître

Un dernier élément de physiologie de l'huître en fait un animal poétique par excellence au XIX^e siècle : sa faculté de produire des perles. Bien entendu, Francis Ponge s'en souviendra lorsqu'il fera de ce mollusque enfermé une sorte d'alter ego du poète précieux : « Parfois très rare une formule perle à leur gosier de nacre » (Ponge, 1999 : 43). Mais avant lui, au XIX^e siècle, Flaubert avait déjà esquissé dans sa correspondance son autoportrait en huître (voir Leclerc, 2010) :

Moi je reste tel que tu m'as connu, sédentaire et calme dans ma vie bornée [...] destiné à me mariner sur place j'ai fait orner mon bocal à ma guise et j'y vis comme une huître rêveuse. (Flaubert, 1973–2007, vol. I : 293)

Je vis absolument comme une huître. Mon roman est le rocher qui m'attache et je ne sais rien de ce qui se passe dans le monde. (Flaubert, 1973–2007, vol. III : 797)

On le voit, « l'ermite de Croisset » se projette dans l'animal sédentaire, rêveur, à la vie bornée. Pour ce passionné de la bêtise, le mollusque acéphale devait logiquement constituer un objet d'intérêt et Raymond Queneau retrouve cet imaginaire ostréicole cher à Flaubert lorsqu'il explique que Bouvard et Pécuchet, dans leur travail de copie, se consacrent à « l'élevage des huîtres perlières de la bêtise humaine » (Queneau, 1965 : 116). Flaubert ne fait pas

que collectionner les perles de la bêtise, il les cultive, comme ses deux bonshommes, dans le parc à huîtres de ses lectures. Mais il entretient un rapport encore plus intime avec la perle, lorsque, tel une huître lui-même, il la secrète à partir de sa propre substance : « [...] tout a son sacrifice. La perle est la maladie de l'huître et le style, peut-être, l'écoulement d'une douleur plus profonde » (Flaubert, 1973–2007, vol. II : 431). L'idée que la perle est une maladie de l'huître semble être un lieu commun des conversations au XIX^e siècle¹² et on la retrouve sous la plume de deux amis de Flaubert : Du Camp¹³ et Bouilhet¹⁴. C'est une conception qui remonte à Réaumur (voir Figuier, 1870 : 357) ; on la retrouve formulée par Jules Verne dans *Vingt mille lieues sous les mers* : « pour les naturalistes, c'est une simple sécrétion malade de l'organe qui produit la nacre chez certains bivalves » (2012 : 981). Michelet, quant à lui, préfère parler de blessure de l'huître, ce qui se rattache plutôt à une théorie de Linné (voir Figuier, 1870 : 233) sur la formation des perles à partir d'une perforation de la coquille : « [la perle] n'arrive, dit-on, que par une blessure, une permanente souffrance, une douleur quasi-éternelle, qui attire, absorbe tout l'être, anéantit sa vie vulgaire en cette divine poésie » (Michelet, 1983 : 174). En somme, on voit que Michelet, comme Flaubert, fait de l'huître l'emblème d'une conception doloriste de la création poétique. L'artiste, selon Flaubert, dans la coquille de sa vie sédentaire et bornée, transmute les débordements de sa souffrance en œuvre d'art. L'interprétation par Jean-Pierre Richard (1990) de la dynamique de création flaubertienne, comme passage de l'informe à la forme, rejoint parfaitement les suggestions de cette image – le mollusque amorphe devenant capable, au prix d'une ascèse douloureuse, de sécréter une forme parfaite.

¹² Voir l'article « Perles » dans le *Dictionnaire de la conversation et de la lecture* (1838, t. 43 : 133–135).

¹³ « C'est parce qu'elle est malade que l'huître donne ses perles » (Du Camp, 1876 : 297).

¹⁴ « Pour que la perle éclore, il faut l'huître malade » (Bouilhet, 1857 : 46).

L'huître : modèle d'une onto-théologie évolutionniste

La création de la perle transforme l'image de l'huître : l'animal inerte et figé acquiert une forme de dynamisme intérieur ; c'est ainsi qu'il devient chez Renan une métaphore évolutionniste, dans le cadre d'une pensée panthéiste du devenir cosmique. Les Goncourt éberlués relatent une conversation très animée, lors d'un dîner Magny, sur la définition de Dieu : alors que les deux frères affirment ne pouvoir imaginer qu'un Dieu anthropomorphe, « Taine et Renan et Berthelot jettent les définitions hegelienues, [...] montrent [Dieu] dans une diffusion immense et vague ». C'est alors que Renan, « se lançant dans l'esquisse colorée d'un Tout vivant, [...] arrive à comparer Dieu, son Dieu à lui, le plus religieusement et le plus sérieusement du monde, à une huître !... Sur le mot, la table part d'un énorme éclat de rire [...] » (22 octobre 1866 ; Goncourt, 2004 : 45). Cette idée saugrenue pour les convives du dîner Magny sera pourtant développée dans *l'Examen de conscience philosophique*, que Renan publie en 1889 :

L'huître à perles me paraît la meilleure image de l'univers et du degré de conscience qu'il faut supposer dans l'ensemble. [...] Ce qu'on appelle une maladie de ce petit *cosmos* vivant amène une sécrétion d'une beauté idéale, que les hommes s'arrachent à prix d'or. La vie générale de l'univers est, comme celle de l'huître, vague, obscure, singulièrement gênée, lente par conséquent. La souffrance crée l'esprit, le mouvement intellectuel et moral. Maladie du monde, si l'on veut, en réalité perle du monde, l'esprit est le but, la cause finale, le résultat dernier et, certes, le plus brillant de l'univers que nous habitons. Il est bien probable que, s'il y a des résultantes ultérieures, elles sont d'un ordre infiniment plus élevé. (Renan, 1889 : 737)

L'huître perlière de Renan constitue l'image d'un monde soumis à une loi d'évolution finaliste. La souffrance, le malaise, est le moteur de cette évolution du cosmos, conduisant à un plus haut degré de perfection et d'idéal : « le grand agent de la marche du monde – écrivait-il dans ses *Dialogues philosophiques* – c'est la douleur, l'être mécontent, l'être qui veut se développer et n'est pas à l'aise pour se

développer » (Renan, 1925 : 43). Dans le même texte, il reprenait le concept embryologique de *nisus*, forgé par Blumenbach, pour désigner la force de développement de l'embryon, qui est une force tendant vers un but, et il l'appliquait au devenir cosmique : « on sent un immense *nisus* universel pour réaliser un dessein, [...] produire [...] une conscience » (Renan, 1925 : 44). À l'échelle macrocosmique l'huître perlière représente ainsi le « monde en travail de quelque chose » (Renan, 1925 : 43), la matrice au sein de laquelle se produit l'évolution universelle, qui tend vers ce que Teilhard de Chardin appellera la constitution d'une « noosphère », c'est-à-dire l'émergence d'un règne nouveau, purement spirituel et mental.

Bibliographie

- Balzac (de), Honoré (1976a). *Gobseck*. In: *La Comédie humaine*. Éd. P.-G. Castex. T. II. Paris : Gallimard. « Bibliothèque de la Pléiade ». 945-1013.
- Balzac (de), Honoré (1976b). *Le Père Goriot*. In: *La Comédie humaine*. Éd. P.-G. Castex. T. III. Paris : Gallimard. « Bibliothèque de la Pléiade ». 3-290.
- Balzac (de), Honoré (1977). *Le Cousin Pons*. In: *La Comédie humaine*. Éd. P.-G. Castex. T. VII. Paris : Gallimard. « Bibliothèque de la Pléiade ». 455-765.
- Baudelaire, Charles (1975). *Le Spleen de Paris*. In: *Œuvres complètes*. Éd. C. Pichois. T. 1. Paris : Gallimard. « Bibliothèque de la Pléiade ». 2 vol.
- Bernardin de Saint Pierre, Jacques-Henri (1815). *Harmonies de la nature*. Paris : Méquignon-Marvis. 2 vol.
- Bonnet, Charles (1770). *La Palingénésie philosophique ou Idées sur l'état passé et sur l'état futur des êtres vivants*. Genève & Lyon : J.-M. Bruyset. 2 vol.
- Bouilhet, Louis (1857). *Melaenis. Conte romain*. Paris : Lévy frères.
- Cloquet, Hippolyte (1826). « Poissons ». In : G. Cuvier, *Dictionnaire des sciences naturelles*. T. XLII. Paris : F.G. Levrault. 148-240.
- Cuvier, Georges (1797-1798). « Des mollusques ». In : *Tableau élémentaire de l'histoire naturelle des animaux*. Paris : Baudouin. 372-438.
- Cuvier, Georges (1816). « Androgyne ». In : G. Cuvier, *Dictionnaire des sciences naturelles*. T. II. Paris : F.G. Levrault. 125.
- Darwin, Charles (1851-1854). *A Monograph on the Sub-Class Cirripedia*. London : Ray Society. 2 vol.
- Delisle de Sales, Jean-Baptiste Claude (1777). *De la philosophie de la nature, ou Traité de morale pour l'espèce humaine tiré de la philosophie et fondé sur la nature*. Londres. 6 vol.

- Denys de Montfort, Pierre & Roissy (de), Félix (1805). « Histoire des acéphales ». In : *Histoire naturelle, générale et particulière des mollusques* (1802-1805). T. VI. Paris : Imprimerie de F. Dufart. 120-476.
- Descartes, René (1996). *Correspondance*. In : Œuvres de Descartes. T. IV. Éd. C. Adam & P. Tannery. Paris : Vrin.
- Dictionnaire de l'Académie française* (1798). 5^e ed. Paris : J.-J. Smits. 2 vol.
- Dictionnaire de la conversation et de la lecture* (1838). Paris : Berlin-Mandar.
- Diderot, Denis (2000). *Lettre sur les sourds et muets*. Éd. M. Hobson & S. Harvey. Paris : GF-Flammarion.
- Diderot, Denis & D'Alembert, Jean Le Rond (2016 [1751-1772]). *Encyclopédie, ou dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers etc.* Éd. R. Morrissey & G. Roe. University of Chicago: ARTFL Encyclopédie Project. <http://encyclopedia.uchicago.edu/>.
- Du Camp, Maxime (1876). *Mémoires d'un suicidé*. Paris : Charpentier.
- Figuier, Louis (1870). *Vies des savants illustres du XVIII^e siècle*. Paris : Librairie internationale.
- Flaubert, Gustave (1973-2007). *Correspondance*. Éd. J. Bruneau (J. Bruneau & Y. Leclerc pour le tome V). Paris : Gallimard. « Bibliothèque de la Pléiade ». 5 vol.
- Fredol, Alfred (1865). *Le Monde de la mer*. Paris : Hachette.
- Goncourt (de), Edmond & Jules (2004). *Journal. Mémoires de la vie littéraire*. Éd. R. Ricatte. Paris : R. Laffont. « Bouquins ». 3 vol.
- Hartmann (von), Eduard (1877). *Philosophie de l'inconscient*. Trad. D. Nolen. Paris : Germer Baillère. 2 vol.
- Kalifa, Dominique (2013). *Les Bas-Fonds. Histoire d'un imaginaire*. Paris : Seuil.
- Laforgue, Jules (2000). *Moralités légendaires*. Éd. D. Grojnowski & H. Scepi. Paris : GF Flammarion.
- Lamarck, Jean-Baptiste (1819). *Histoire naturelle des animaux sans vertèbre* (1815-1822). T. VI. Paris : Verdière.
- Leclerc, Yvan (2010). « Les animalités de l'homme-plume ». *Revue Flaubert*, 10. <http://flaubert.univ-rouen.fr/revue/article.php?id=70>
- Lorrain, Jean (1980). *Le Vice errant*. Paris : Lattès.
- Maupertuis (Moreau de), Pierre Louis (1756). « Lettre V. Sur l'âme des bêtes ». In : Œuvres. T. II. Lyon : Jean-Marie Bruyset. 210-220.
- Michelet, Jules (1974). *Le Peuple*. Éd. P. Viallaneix. Paris : GF-Flammarion.
- Michelet, Jules (1983). *La Mer*. Éd. J. Borie. Paris : Gallimard. « Folio Classique ».
- Oppien de Cilicie (1817). *Les Haliéutiques*. Trad. J.-M. Limes. Paris : Lebelgue.
- Platon (2008). *Phèdre* [250c]. In : Œuvres complètes. Éd. L. Brisson. Paris : Flammarion. 1241-1297.
- Ponge, Francis (1999). *Le Parti pris des choses, suivi de Proèmes*. Paris : Gallimard. « Poésie ».

- Queneau, Raymond (1965). « *Bouvard et Pécuchet* de Gustave Flaubert ». In : *Bâtons, chiffres et lettres*. Paris : Gallimard. 97- 124.
- Réaumur (1709). « De la formation et de l'accroissement de coquilles des animaux tant terrestres qu'aquatiques ». In : *Histoire de l'Académie royale des sciences, avec les mémoires de mathématique et de physique tirés des registres de cette Académie*. Paris : Compagnie des Libraires. 364-400.
- Renan, Ernest (1889). « Examen de conscience philosophique ». *Revue des Deux Mondes*, 94. 721-737.
- Renan, Ernest (1925). *Dialogues philosophiques*. Paris : Claude Aveline.
- Ribot, Théodule (1874). *La Philosophie de Schopenhauer*. Paris : Germer Baillière.
- Richard, Jean-Pierre (1990). « La création de la forme chez Flaubert ». In : *Littérature et sensation. Stendhal, Flaubert*. Paris : Seuil. 135-252.
- Sand, George (2017). « Le gnome des huîtres ». In : *Contes d'une grand mère*. Éd. S. Esquier. Paris : Champion. 391-400.
- Smith, Jonathan (2006). *Charles Darwin and Victorian Visual Culture*. Cambridge : Cambridge University Press.
- Verga Giovanni (2013 [1880]). « Rêverie ». In : *Cavalleria rusticana et autres nouvelles siciliennes*. Paris : Les Belles Lettres. 67-74.
- Verne Jules (2012). *Vingt mille lieues sous les mers*. In : J.-L. Steinmetz (Éd.), *Voyages extraordinaires. Les enfants du capitaine Grant. Vingt mille lieues sous les mers*. Paris : Gallimard. « Bibliothèque de la Pléiade ».
- Voltaire (1768). « Des huîtres à écaille ». *Des Singularités de la Nature*. Bâle : Gabriel Grasset. 14.
- Voltaire (1879 [1766]). « Aventure indienne ». In : *Œuvres complètes. Romans*. T. 21. Paris : Garnier frères. 243-244.
- Voltaire (1985). *Correspondance*. Éd. Th. Besterman. T. 9. Paris : Gallimard. « Bibliothèque de la Pléiade ».
- Zola, Émile (2005). *La Joie de vivre*. Éd. Ph. Hamon & C. Becker. Paris : Librairie générale française. « Les Classiques de Poche ».